

## ALLOCUTION DU PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE



### Discours de Monsieur Maurice Noël



#### Le tricentenaire de la fondation de Saint-Pétersbourg

Nancy peut s'enorgueillir à juste titre de posséder une place royale à l'image de la capitale française et d'un certain nombre d'autres comme Copenhague et Stockholm. D'importantes cérémonies sont prévues en 2005 pour commémorer le 250<sup>ème</sup> anniversaire de cette réalisation. Mais au cours de cette année, de grandioses manifestations doivent se dérouler pour célébrer le tricentenaire de Saint-Pétersbourg. C'est à l'évocation de cette ville somptueuse que nous voudrions consacrer notre propos aujourd'hui, alors que face à la Néva s'élève toujours le plus beau monument de Saint-Pétersbourg, *le cavalier de bronze*, œuvre de Falconet, à propos duquel Pouchkine écrit un superbe poème : «*Voici celui dont la volonté fatale a fondé cette ville sur la mer*».

Le 28 janvier 1725, à six heures du matin, le tsar Pierre le Grand nous sommes presque le jour anniversaire- rendait le dernier soupir à l'âge de 53 ans, usé par les excès. Quatre mois plus tard avait lieu l'annonce officielle du mariage qui allait faire de Marie Leszczyńska, une reine de France, et par la même occasion sceller le destin des duchés de Lorraine et de Bar.

Ce rapprochement entre les deux destins s'inscrit encore dans d'autres circonstances, puisque la naissance de Marie Leszczyńska, à Breslau, avait précédé d'une semaine la pose de la première pierre le 29 juin 1703, au fond du golfe de Finlande, de la citadelle Pierre et Paul qui marquait la fondation de Saint-Pétersbourg.

Tous les étrangers qui ont visité Saint-Pétersbourg à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle ou au commencement du XIX<sup>ème</sup> siècle, s'accordent dans un commun sentiment d'admiration. Madame Vigée-Lebrun écrit dans ses souvenirs : *«D'un côté de la rivière se trouvent de superbes monuments, celui de l'Académie des Arts, celui de l'Académie des Sciences et bien d'autres encore qui se reflètent dans la Néva. On ne peut rien voir de plus beau au clair de lune que les masses de ces majestueux édifices, qui ressemblent à des temples antiques»*.

À l'époque d'Alexandre I<sup>er</sup>, Alexandre Pouchkine, dans le prélude d'un poème à la gloire de Pierre le Grand, intitulé *Le Cavalier de bronze*, rend un hommage enthousiaste à la beauté de Saint-Pétersbourg, en des termes qui surpassent les témoignages des voyageurs étrangers : *«Je t'aime, fille du génie de Pierre ; j'aime ton visage noble et sévère, et la puissante Néva qui court, entre tes berges de granit; j'aime la mystérieuse transparence et l'éclat pensif de tes nuits sans lune -quand dans ma chambre j'écris sans lampe-, tandis que se détachent clairement les silhouettes endormies des rues désertes et que brille la flèche aiguë de l'Amirauté»*.

Cependant toute la littérature russe est imprégnée de la malédiction qui semble marquer la ville depuis son origine et que viennent illustrer des événements tragiques : l'inondation de 1824, l'assassinat du tsar Alexandre II, le dimanche rouge du 22 janvier 1905. En 1914, Saint-Pétersbourg perd son nom pour être rebaptisée Pétrograd. Après la révolution de 1917, elle est dépossédée de son statut de capitale au profit de Moscou, Pétrograd devient Léninegrad et n'est plus qu'une ville musée.

En juin 1941, c'est l'invasion des troupes hitlériennes et bientôt un blocus qui durera 900 jours. Se prolongeant jusqu'en janvier 1944, il transforme la ville en un gigantesque ghetto coupé du monde. Lors de ce siège qui constitue un épisode particulièrement tragique, se mêlent des visions d'horreur et d'héroïsme. La famine et le froid déciment une grande partie des habitants au milieu de souffrances indescriptibles.

Lorsqu'elle quitta les résidences impériales, l'armée allemande fit brûler tous les grands palais, sauter la cascade de Peterhof et piller les collections.

La ville à peine libérée, un travail de grande ampleur est entrepris, visant non seulement à restaurer les ruines, mais également à redonner au patrimoine toute sa grandeur passée, en reconstituant les résidences impériales dans leur état initial. C'est ainsi que Tsarskoïe-Sièlo, résidence d'été de la Grande Catherine, à une trentaine de kilomètres de Saint-Pétersbourg, presque entièrement détruite lors de la seconde guerre mondiale, est devenu l'un des plus somptueux ensembles baroques d'Eu-

rope. Le salon tapissé d'ambre était un cadeau du roi sergent Frédéric Guillaume Ier en échange de quelques grenadiers. Une copie de cette «chambre d'ambre» vient d'être reconstituée, financée par le groupe allemand Ruhrgas.

En juin 1991, à la suite d'un référendum, Léningrad reprenait son ancien nom de ville, ce qui pouvait être interprété à la fois comme un refus du communisme soviétique et un désir d'ouverture vers l'Europe en conformité avec la volonté du tsar fondateur.

Saint-Pétersbourg n'est plus certes la grande capitale européenne de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, à l'époque où le président Félix Faure, en 1897, posait la première pierre du pont de la Trinité qui traverse la Néva, entre le quai des Français et le quartier de Vyborg, en réponse à la visite du tsar Nicolas II à Paris l'année précédente, où il avait posé la première pierre du pont Alexandre III. Mais sans disputer à Moscou la prééminence politique et administrative, Saint-Pétersbourg retrouve désormais son rôle de capitale culturelle et intellectuelle et possède de grands instituts dépendant de l'Académie des Sciences.

Un certain nombre de caractères différencient Saint-Pétersbourg des autres grandes capitales et grandes villes européennes.

C'est tout d'abord la magnificence du paysage fluvial.

La Néva à Saint-Pétersbourg est plus qu'un fleuve, c'est un bras de mer. Cette large nappe d'eau qui court entre la double ligne de ses quais, surpasse en ampleur celle des villes rhénanes ou danubiennes, comme Cologne ou Budapest. Le puissant courant qui s'écoule entre l'aiguille dorée de la collégiale de la forteresse Pierre et Paul et la longue façade du Palais d'hiver, ne constitue qu'une partie du fleuve, qui se subdivise en plusieurs bras enlaçant les îles du delta.

C'est également l'exceptionnelle ampleur de ses proportions.

A la différence d'Amsterdam, où tout est étroit, canaux, quais, maisons, ici les palais allongent d'interminables colonnades. De larges perspectives, tracées à l'échelle de la Néva, fuient à perte de vue et nous font comprendre la majesté des espaces.

C'est aussi l'unité de style et la variété chromatique des architectures.

L'intervention tyrannique des tsars qui soumettaient à une sévère réglementation toutes les constructions de cette ville neuve et résidence impériale, a permis d'obtenir une unité architecturale d'une rare homogénéité qui s'allie parfaitement avec le fleuve immense, et les larges perspectives de la «Palmyre du Nord».

Si l'abondance des colonnes majestueuses engendre quelque froideur, cette sévérité et cette monotonie sont corrigées par la polychromie des édifices qui en souligne les grandes lignes et en diversifie les façades.

Ce sont enfin les visages de Saint-Pétersbourg suivant les saisons.

A la différence des villes de l'Europe occidentale, où la physionomie ne varie guère d'un moment à l'autre de l'année, Saint-Pétersbourg offre une métamorphose complète et des aspects fortement contrastés entre l'hiver et l'été. En juin, à l'époque des célèbres «nuits blanches», le soleil peut encore illuminer la façade de l'Ermitage à 11 heures du soir, tandis qu'en hiver, la neige étend sur la «Venise polaire» un grand manteau de neige sous un ciel d'un blanc laiteux ou bleu d'acier, et que la Néva, solidifiée pour 6 mois, devient elle aussi une «Perspective» de glace.

Ville paradoxale, fondée au milieu des marécages, à l'extrémité de l'Europe par 60° de latitude, à la même distance du pôle que la partie nord du Labrador ou la presqu'île du Kamtchatka, la création de Saint-Pétersbourg relève d'un défi en même temps que le transfert de la résidence des tsars de Moscou vers une ville neuve, marquait le début d'une ère nouvelle faisant table rase du passé.

Il s'agissait de changer l'orientation séculaire de la Russie en l'arrachant aux influences asiatiques pour l'ouvrir à la civilisation occidentale. On ne peut guère trouver l'équivalent de ce changement radical qu'en le comparant à l'euro-péanisation du Japon, sous l'ère Meiji ou la transformation de la Turquie avec Atatürk.

Avec une volonté de fer, le tsar réformateur brise la résistance du peuple, les vieux croyants atterrés par les nouveautés impies dénoncent Pierre le Grand comme l'Antéchrist. Il écarte la menace des Suédois. Charles XII avait déclaré : «Qu'il fonde des villes, nous en aurions davantage à prendre», mais la victoire russe de Poltava (1709) marque la fin des ambitions du roi de Suède.

Pierre le Grand ouvre cette «fenêtre sur l'Europe» sans tenir compte de la nature hostile. Au prix d'un travail inhumain, des milliers de soldats, des prisonniers suédois, des populations transplantées sont employées à des travaux de terrassement. C'est ce que résume Henri Troyat en écrivant : «les vrais pilotes de la ville, ce sont les ossements des ouvriers qui ont péri pour qu'elle s'élève, magnifique au dessus des eaux». Pour hâter cette transformation, le tsar interdit les constructions en pierre dans tout le reste de l'Empire. Tous les vaisseaux qui accostent à Saint-Pétersbourg doivent transporter une trentaine de moellons, et les charretiers franchissant les portes de la cité doivent présenter au moins trois pavés.

Aussi le poète polonais Adam Mickiewicz pourra-t-il formuler ce verdict cruel :

*«Rome fut créée par la pensée humaine,  
Venise, conçue par une déesse d'antan,  
Chacun reconnaîtra, hélas, sans peine  
Que Pétersbourg est l'œuvre de Satan !»*

Pierre le Grand hésita avant de trouver le centre et d'arrêter le plan de sa nouvelle résidence. La forteresse Pierre et Paul fut d'abord construite sur la rive droite de la Néva pour éviter un retour offensif des Suédois. Puis l'île Vassili fut découpée en damiers par des canaux rectilignes lui donnant l'aspect d'une ville hollandaise. Mais faute de ponts sur le fleuve, les habitants préférèrent s'installer sur la rive sud dans le faubourg de l'Amirauté pour rester en communication avec le reste de la Russie.

A la suite d'un voyage à Paris et à Versailles en 1717, le tsar embaucha l'architecte Alexandre Leblond, élève de Fr. Blondel et de Lenôtre, lui demandant d'élaborer un plan général plus digne de la capitale d'un grand empire.

Au système des trois canaux concentriques qui drainent le sol marécageux du delta, à l'image d'Amsterdam, Leblond superposa trois grandes avenues appelées perspectives, convergeant vers l'Amirauté, qui s'inspirent du modèle versaillais.

Ainsi le plan de Saint-Pétersbourg reflète encore de nos jours les deux influences qui se sont succédé à l'origine, celle de la Hollande et celle de la France.

Sous le règne de l'impératrice Elisabeth, fille de Pierre le Grand, l'italien Bartolomeo Rastrelli réalise une œuvre considérable: le Palais d'hiver, les résidences impériales de Peterhof et de Tsarkoïe-Sielo, le gigantesque couvent de Smolny. Il sait orchestrer les vastes compositions et apparaît comme le principal représentant du baroque russe.

Héritière de la pensée de Pierre le Grand, Catherine II contribua puissamment à la grandeur de Saint-Pétersbourg. Dès le début de son règne, par réaction contre les exubérantes fantaisies du rococo, les architectes en reviennent à un style plus sévère qui préludera à l'austérité du style Empire, comme en témoigne le palais de l'Académie des Beaux-Arts de Vallin de la Mothe.

Saint-Pétersbourg est presque autant l'œuvre d'Alexandre Ier que celle de Pierre le Grand. C'est à ce tsar que l'on doit cette profusion de colonnades. Le style Empire atteint son degré de perfection avec des monuments tels que l'Amirauté de Zakharov.

Malgré la révolution, les guerres de Napoléon, l'incendie de Moscou en 1812, jamais l'ascendant de l'art français n'aura été aussi fort que durant toute la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Alexandre I<sup>er</sup> engage à son service des architectes français de grand renom. Thomas de Thomon construit la Bourse Maritime, reflet des temples doriques de Pæstum, Ricard dit de Montferrand est chargé d'élever la cathédrale Saint-Isaac qui, avec sa coupole dressée sur un tambour à colonnade circulaire et son péristyle à l'antique, imite visiblement le Panthéon de Soufflot.

De son côté Carlo Rossi, fils d'une ballerine italienne engagée dans le corps de l'opéra de Pétersbourg, dote la ville de grands ensembles architecturaux d'un décor homogène de style Empire dont on ne trouve l'équivalent dans aucune autre ville d'Europe : l'hémicycle de l'État-Major qui encadre le Palais d'hiver, la place monumentale bordée par les bâtiments du Sénat (Archives Historiques) et du Synode reliés par un arc de triomphe, le Palais Michel (Musée russe) construit pour le plus jeune frère d'Alexandre I<sup>er</sup>, etc...

On ne saurait terminer cette trop rapide description de Saint-Pétersbourg sans mentionner le chef d'œuvre du sculpteur français Falconet. Saint-Pétersbourg peut s'enorgueillir de posséder une œuvre qui fait date dans l'histoire de la sculpture au même titre que la statue du Colleone de Verrochio à Venise.

Falconet, sculpteur favori de Madame de Pompadour, connu jusqu'alors par ses statuettes en biscuit de Sèvres, fut appelé à Saint-Pétersbourg par Catherine II sur la recommandation de Grimm et de Diderot pour exécuter la statue équestre de Pierre le Grand.

La statue de Marc Aurèle du Capitole, ou les statues royales de Louis XIV de Girardon ou de Louis XV par Bouchardon, auraient pu lui servir de modèle. Mais Falconet rejette hardiment la tradition séculaire. Il renonce aux allégories qui représentaient les vertus des rois, comme elles figuraient sur l'œuvre de Guibal et de Cyfflé à Nancy. «*Mon œuvre sera simple*», écrivait-il à Diderot.

Il représente, non pas le conquérant de Poltava, affublé d'une cuirasse d'imperator, mais le héros national. C'est le tsar législateur qui étend sa main protectrice sur la capitale, à laquelle il a apporté les bienfaits de la civilisation, qu'en bon élève des encyclopédistes Falconet prétend glorifier.

Le traditionnel piédestal géométrique fait place à un énorme rocher de granit incliné, avec une inscription laconique et éloquente dans sa brièveté: «*A Pierre I<sup>er</sup>, Catherine Seconde*». Le cavalier maintient d'une

main ferme le cheval qui se cabre aussi fougueusement que les chevaux de Marly. Ainsi cette œuvre grandiose allie à la fois les qualités du style baroque et du style classique.

A l'œuvre de Falconet est étroitement associée Marie-Anne Collot, qui modela la tête colossale de Pierre le Grand. Cette femme sculpteur de talent, fut élève, puis collaboratrice du sculpteur et devint sa belle-fille. Injustement oubliée, car ses œuvres sont restées en Russie, elle compte parmi les meilleurs bustiers du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Le Musée des Beaux-Arts de Nancy doit à un legs de sa fille unique la baronne de Jankowitz de posséder plusieurs bustes de l'artiste.

Née et morte à Nancy (1748-1821), Marie Anne Collot ne constitue pas un cas unique. De nombreux lorrains effectuèrent également un séjour à Saint-Petersbourg au cours du XVIII<sup>ème</sup> siècle ou du XIX<sup>ème</sup> siècle. Nous ne pouvons ici en mentionner succinctement que quelques-uns. C'est un utopiste lorrain, le baron Charles-Léopold Andreu de Bilstein, qui séjourna dix ans (1765-1775) auprès de Catherine II et formait le projet de relier entre eux les principaux fleuves d'Europe pour assurer l'union économique du continent.

C'est l'architecte Thomas de Thomon, né à Nancy en 1754, élève de Claude Nicolas Ledoux, qui chassé à la Révolution, vint chercher fortune à la cour de Russie et réalisa la Bourse. Avec sa colonnade dorique, l'édifice, encadré de deux colonnes rostrales, se détache à la pointe de l'île Vassilievski avec autant de majesté que Notre-dame de Paris à la pointe de l'île de la Cité.

Parmi les Messins, il faut citer Jacques Schwebach (1769-1825), qui fut directeur de la manufacture impériale de porcelaine de Saint-Petersbourg ; mais surtout Louis Gilet (Metz 1709-Paris 1791), qui fut pendant vingt ans professeur à l'Académie. Fondateur de l'école de sculpture russe de la seconde moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle, il laissa à son départ en 1778 une école florissante. Le Musée de Metz vient de s'enrichir dernièrement de deux œuvres de Jean-Baptiste Le Prince (Metz 1734-1781). Elève de Boucher, il explora la Russie pendant cinq ans, des provinces baltes à la Sibérie. Diderot fit un éloge dithyrambique de son morceau de réception à l'Académie, le « *baptême russe* » (1765). Il s'appliqua à populariser en France le goût d'un monde alors inconnu, le monde des choses russes.

La colonie lunévilloise n'est pas moins importante. Elle comporte à l'époque de Catherine II plusieurs membres de la famille Guibal, dont l'épouse du sculpteur Mathis. Plusieurs fils du premier chirurgien de Stanislas, Nicolas Saucerotte, exercèrent également leur talent auprès de la famille impériale durant les règnes de Paul I<sup>er</sup> et d'Alexandre I<sup>er</sup>.

Il faudrait également pouvoir signaler combien la Lorraine est présente dans les très riches collections du Musée de l'Ermitage. Outre une série d'œuvres remarquables de Claude Le Lorrain, on peut y découvrir dans les collections de porcelaine des productions de Lunéville ou des statuettes de Niderviller ; figure également la table «*Flore de Lorraine*» d'Émile Gallé remise à l'escadre russe lors de sa visite à Toulon en 1893.

Au terme de cet exposé, avant de conclure par un extrait de l'Éloge de Saint-Pétersbourg, écrit en 1756 par un grand admirateur de l'œuvre de Pierre le Grand, Andreï Nartov, qu'il nous soit permis toutefois d'établir une comparaison entre les moyens mis en œuvre par l'ancien roi de Pologne et le tsar de toutes les Russies. Certes, les réalisations architecturales de Stanislas se situent à une échelle plus modeste. Cependant, avec des moyens limités, ce qui étonna beaucoup son gendre le roi de France, ainsi que le roi de Prusse Frédéric II, ce monarque bâtisseur parvint à donner à Nancy des allures de capitale sans en faire peser le poids sur ses sujets. Il y gagna le surnom de «Stanislas le Bienfaisant», tandis que Pierre le Grand confronté à une tâche gigantesque, déploya pour parvenir à ses fins une énergie et une férocité incroyables.

*«Embellis, ô cité ! Et sois toujours belle,  
Sois fière à jamais de celui qui t'a bâtie.  
Que chacun te considère et te dise avec terreur :  
Que tu es belle, ô ville devenue la pareille de Rome !».*

Andreï Nartov.